

LE CITOYEN CHAPELAIN,

MEMBRE DU CONSEIL DES CINQ-CENTS,

A SES COLLÈGUES.

CITOYENS REPRÉSENTANS!

IL existe un systême perfidement combiné, de discréditer le conseil en diffamant ses membres, même les plus purs; on ne peut l'attaquer en masse, on l'outrage en détail. Voyez avec quelle complaisance criminelle on déverse l'infamie sur les députés tour à tour! La politique est adroite, parce que le législateur une fois traîné dans la boue, reconquère difficilement la vénération des peuples, dont il a besoin.

La calomnie a soufflé ses poisons sur moi. Il importe au corps législatif, il importe à mes commettans que je présente ici ma justification.

N'allez pas croire, sur l'allégation hasardée d'un journal, que je sois placé sous la loi du 3 Brumaire; elle ne me concerne en rien.

N'allez point encore, sur le récit perfidement men-

songer d'un folliculaire, suspecter mon civisme; il fut irréprochable en tous les temps, et j'étois républicain avant la révolution.

Immuablement attaché aux principes, on ne me vit jamais dévier ni à droite ni à gauche, ni en avant ni en arrière; je fus toujours sur la ligne des lois.

Habitant d'un pays isolé, je n'y cultivai que des vertus agrestes, et je ne connus jamais l'art d'intriguer. Je ne cherchai la félicité publique que dans l'ordre et l'harmonie de la constitution, que dans l'empire des lois.

Ennemi juré de l'anarchie et des excès, j'instruisois le peuple et lui donnois d'utiles leçons. Les prêtres fanatiques me peignoient alors comme l'homme le plus dangereux du local, et je l'étois en effet pour eux.

Puisque je suis obligé de parler de moi, je ne crains pas d'être démenti, je déclare que si chaque canton avoit eu quelques citoyens de ma trempe, la rébellion de la Vendée n'eût pas eu lieu.

C'est au sein des rochers, au milieu des bois que le paisible philosophe, contemplant les orages des empires et se livrant à la douce philantropie, conserve la conscience de son être et la dignité de sa nature. Je jouissois de ces heureux avantages dans la sollitude, au sein de la Vendée. Je sus toujours allier la soumission aux décrets avec l'indépendance de l'homme sauvage, et l'obéissance au gouvernement avec la fière liberté du Spartiate.

La guerre civile vint troubler ces tristes contrées ; j'en vis éclore les germes ; j'en calculai les développemens. Seul au milieu d'une population nombreuse, ébranlée vers la sédition, j'osai pendant cinq jours démasquer le sycophantisme des imposteurs et l'orgueil des ambitieux. J'osai montrer la vérité et présenter la digue des lois au débordement de l'anarchie...... Mes efforts étoient impuissans ; il fallut fuir. Dès lors mes propriétés furent dilapidées, mes blés, mes vins, mes troupeaux furent dévorés et ma tête fut à prix.

Je me ralliai aux républicains, et leur apportai des renseignemens utiles pour contenir ce torrent dont on pouvoit arrêter le cours. Ma voix ne fut pas entendue ; on m'accusa d'exagérer les forces rébelles, et je fus persécuté par des hommes qu'on vit bientôt après quitter les drapeaux de la patrie et figurer sous la bannière des brigands.

Les faux patriotes firent adopter des procédés pernicieux, et le danger s'aggrava. Je ne me rebutai jamais. J'avois la connoissance profonde du mal, et je ne cessai d'en présenter le remède. Les écrits que je fis dans tous les temps de la rébellion, attestent encore la sagesse de mes vues, de mes moyens et de mes plans. Mes commettans qui les connoissent, en me députant au corps législatif, ont compté sur ce fruit de mes méditations et de mes veilles, de mon civisme et de mes malheurs.

Enfin, après des revers sans nombre et des cala-

mités incalculables, la victoire amena le calme dans ce pays ravagé par huit mois d'orages, affreux.

Les administrations se rendirent à leurs postes, et je vollai au mien.

Dans mon voisinage il y avoit peu de patriotes capables de consolider la marche des lois. Pour imprimer un mouvement régulier et correspondant aux diverses parties, il fallut cumuler les fonctions sur la même tête. Le district me nomma maire des communes de Châteaumur, les Châtelliers, Michel-Mont-mercure et la Flocellière qu'il réunit provisoirement. Il me chargea de présider un comité de surveillance qu'il créa pour le canton dont la population étoit encore de dix mille individus. Il me donna la qualité de commissaire pacificateur. . . . . On voit que j'étois l'homme de confiance de l'administration. . . . . J'observerai ici que dans la commune des quatre paroisses réunies, dont j'étois maire, il n'y avoit qu'un patriote capable de copier une page d'écriture.

Je remplis toutes ces fonctions avec zèle. Je portai des paroles de paix au peuple effarouché; je rappelai la confiance, et l'habitant rentra dans ses foyers; le commerce reprenoit son activité et l'agriculture étoit rétablie. Je fis tenir l'assemblée primaire; elle fut très-nombreuse, et la constitution y fut acceptée à l'unanimité. Je plantai l'arbre de la liberté partout; j'enlevai plus de deux à trois cents fusils, sans compter les autres armes; je brisai les cloches de dix communes;

je formai des gardes nationales. Elles voulurent m'avoir pour chef, et j'y consentis jusqu'à leur organisation définitive. Avec elles je dissipai des rassemblemens rébelles et leur donnai la chasse au loin. J'arrêtai de grands coupables et les envoyai aux tribunaux. De ce nombre étoit un prêtre étranger accouru de son département fanatiser le mien. . . . . . Je disposai la jeunesse en réquisition à partir pour la frontière, etc., etc. Enfin mon pays étoit patriotisé.

Je conserve encore quelques lettres de cette époque, que je vais citer.

Dès le 3 Frimaire, an deuxième, soixante-cinq jours avant le passage des colonnes, le procureur-syndic du district de la Châteigneraie m'écrivoit :

« J'ai vu avec plaisir, par votre lettre du 2, que » vous vous occupez avec activité et succès de la mis- » sion intéressante dont vous êtes chargé. Continuez, » je vous prie, jusqu'à ce que toutes les opérations » confiées à votre zèle soient terminées.

» Les cloches de Saint-Mars la Réhorte, les Châ- » telliers, Châteaumur et la Flocellière sont rendues » ici ; n'en laissez pas échapper une seule à votre » surveillance.

« Les armes, dont vous nous parlez, sont aussi » arrivées, etc. etc. »

Donc j'avois désarmé les rébelles ; donc j'avois brisé

les cloches, donc j'avois organisé une garde nationale, car je n'avois pas de soldats, et je ne pouvois faire cela tout seul. Je portois la loi d'une main et la bayonnette de l'autre; j'étois à la fois sous l'écharpe et sous le mousquet.

Le 19 Nivôse, l'an deuxième, c'est-à-dire dix-neuf jours avant le passage des colonnes, la commission militaire de Fontenai et le commissaire national près le tribunal du district de la Châteigneraie, m'écrivoient pour avoir des témoins patriotes contre les brigands détenus dans les maisons d'arrêt et que j'y avois envoyé de mon pays. . . . . Donc je nétoyois mon local.

La calomnie ne peut m'atteindre du côté du civisme; elle va m'appeler terroriste. Moi terroriste! Haine à la terreur, mais respect à la loi, et je veux une loi sévère. La terreur assassine, et le modérantisme empoisonne. Moi terroriste! J'ai fait des prisonniers, et n'en ai jamais laissé tuer. J'en ai couvert vingt fois de mon corps; les tribunaux les ont jugé.

Le 20 Nivôse, toujours de l'an deuxième, c'est-à-dire dix-huit jours avant le passage des colonnes, le général *Bard* m'écrivoit. . . . .

« Il m'est impossible de pouvoir vous fournir des » troupes, comme vous paroissez le désirer. Quand » à la solde que vous demandez pour votre garde » nationale, je ne puis rien décider à cet égard; c'est » au département qu'il faut vous adresser, et je ne

» doute nullement qu'il ne satisfasse à votre demande.
» Vous pouvez toujours réunir votre monde et faire
» le service très - exactement. Vous pouvez compter
» que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour
» leur faire avoir la solde, etc ».

Donc la garde nationale de mon canton étoit reconnue ; ses services la rendoient digne de l'être. Voilà les chouans que je commandois ; voilà les brigands qu'on a tué chez moi. . . . . J'arracherois les cadavres de la terre et je dirois à mes calomniateurs, voilà les os des patriotes, montrez-moi ceux des brigands !

Je ne mentionne pas ici la masse de papiers qui rendent un compte suivi de ma conduite pendant la guerre de la Vendée ; je passe à des faits historiques.

Les rébelles avoient été exterminés à Savenai ; *Delbée* détruit en entier avec sa horde à Noirmoutiers ; *Charrette* chassé de Bouin avoit receuilli les débris de *Rochejaquelin*, *Marigni et Stoufflet* revenus d'outre Loire. Il avoit rallié ce qu'il y avoit de brigands fugitifs et terrés dans les bois. . . . . *Bard et Joba* avoient battu et dispersé cette bande nouvelle ; j'en avois personnellement poursuivi et chassé un détachement nombreux. . . . . Enfin, *Charrette* étoit réduit au néant, et la Vendée n'étoit plus. Le calme étoit assuré, la sécurité complette, les patriotes étoient maître du terrein, et l'administration marchoit, le pays étoit républicanisé.

Tout-à-coup et sans prévenir personne, les

colonnes révolutionnaires sont déchaînées ; l'ange exterminateur agite l'anathême et secoue la torche sur la Vendée ; je fus entouré de cadavres et de feux ; je fus victime et témoin de toutes les fureurs.

Dès que je fus débrouillé de ce tourbillon désastreux, je présentai des vues salutaires. Au nom de la société populaire de la Châteigneraie, je fis le tableau politique de la Vendée ; il fut imprimé et envoyé aux généraux, aux représentans du peuple en mission, au comité de salut public et á la convention elle - même. Mais la faction qui comprimoit alors le corps législatif, semblable au prisme infidelle, décomposoit tous les rayons lumineux qui s'élançoient vers lui.

La société populaire de Fontenai m'envoya en députation auprès des représentans du peuple en mission dans les départemens insurgés. Je vins en suite en députation au comité de salut public. Les écrits que je fis alors subsistent encore pour assurer mon honneur et mon civisme. Les colonnes devoient parcourir neuf cents lieues quarrées de pays ; elles n'en ont dévasté que six cents. J'ai concouru de tout mon pouvoir, avec mes concitoyens, à sauver les trois cents autres qui restent à la république aujourd'hui. Mon seul crime, sans doute, est d'avoir écrit en style républicain, avec audace et véracité. . . . . Le gouvernement et le corps législatif sont des divinités qu'on ne contrarie pas sans sacrilége ; mais les gouvernans et les législateurs sont des hommes à qui l'on peut exposer la vérité.

Quelques soldats, en traversant la Vendée, tuoient tout ce qui paroissoit devant eux. Les patriotes ne connoissoient pas le danger. (Le citoyen ne doit pas fuir devant l'armée de la république). Ils coururent au-devant des colonnes, et la plupart furent assassinés, le brigand se cacha et ne fut pas atteint.

Pour ne pas déchirer l'âme, je ne grouperai point ici des tableaux affligeans; je passerai rapidement le pinceau.

Le patriote étoit ou mort, ou prisonnier, ou fugitif; les feux consumoient ses maisons; ses effets étoient enlevés et gaspillés; ses troupeaux emmenés, dévorés, assassinés. . . . . Les colonnes passoient rapidement. . . . . Le brigand sortit de sa bauge, éteignit les flammes dans ses habitations, recueillit les débris de son mobilier, rallia ses bœufs égarés et fourvoyés, massacra le peu de patriotes qui étoient restés, s'empara de tous les effets et bestiaux abandonnés, obstrua tous les chemins et courut grossir *Charrette*. . . . . Voilà pourquoi le patriote est ruiné, tandis que le brigand ne l'est pas. Voilà comme cette mesure se pervertit en sens inverse de son but. Voilà comment le passage des colonnes, en dévastant six cents lieues quarrées de pays, égorgea des milliers de patriotes, et donna vingt-cinq mille hommes à *Charrette*. Ce brigand disoit alors : *J'étois aux abois, mais ma femme accouche de vingt-cinq mille bayonnettes.*

Effroyables vérités que je peignis autrefois en grand et que j'adoucis en ce moment, est-ce donc un crime de

vous énoncer ? On ne vous écouta jamais, et la Vendée ne finira que quand vous serez parfaitement connues. *Philipeaux* voulut vous faire entendre ; on eut recours aux moyens ordinaires, on supposa une conspiration avec l'entortillage accoutumé, et *Philipeaux* fut assassiné. Je vous ai prêté ma voix, et je suis entouré d'ennemis. En dénonçant des faits, on choque les individus. Législateurs, je mourrai content, quand on aura porté les yeux dans cet antre ténébreux où l'intrigue se rallie toujours ! On me rendra justice, sans doute, et mon civisme sera cher aux républicains trompés par l'imposture qui me poursuit aujourd'hui.

Ah ! si quelqu'un élevoit des doutes, je lui dirois : allez dans la Vendée, traversez ses débris sur les restes osseux des patriotes épars. Allez dans la Vendée, lisez l'histoire écrite avec le pur sang des républicains sur les cendres de leurs maisons détruites.

La Vendée, telle qu'elle fut circonscrite par *Turreau*, contenoit neuf cents lieues quarrées ; ses marais, ses plaines, ses champs feconds en bled de toute espèce y présentoient un grenier de subsistances presqu'inépuisable pour la république. Son superbe vignoble d'Anjou, fournissoit une immense quantité d'un vin excellent, et les petits vignobles du Poitou et de Bretagne donnoient une eau-de-vie qui tenoit rang dans le commerce parmi la première eau-de-vie de l'Univers. Douze cents mille bêtes à cornes, deux millions de moutons étoient la vaste ressource de nos boucheries. Cinquante mille chevaux et mulets

offroient une magnifique remonte à nos armées. Ses manufactures en laine, en coton, en toile, en indienne, en papier, alimentoient cent mille individus. Tout ou presque tout étoit production territoriale, mise en œuvre, et conséquemment tout ou presque tout étoit bonification à la fortune nationale. Sa population totale étoit de huit cents mille individus.

Six cents lieues quarrées de ce pays ne sont plus, elles sont dévorées. L'Anglais a trésailli d'alégresse à la brutale jouissance de ce sarcophage affreux. C'est lui qui payoit dans l'armée les monstres féroces qui se livroient aux horreurs. Les républicains enchaînés par la fatalité gémissoient et ne les partageoient pas. Des étrangers, dont je n'entendois pas le langage, avec quelques brigands échappés aux défaites et engagés outre Loire, étoient à peu - près les seuls qui se souillassent d'abominations et de crimes. Beaucoup même suivoient les colonnes sans tenir à aucun corps. Ce n'est pas là le reproche le moins grave à faire aux généraux qui n'arrêtoient pas ce désordre.

Je ne discute pas ici les opérations de *Turreau*. D'une part, il est jugé; de l'autre, l'histoire a déjà marqué sa place dans la postérité.

Mais il faut réparer les maux que la tyrannie nous a faits; il faut rétablir nos atteliers, repeupler nos troupeaux, ranimer l'agriculture et tirer enfin la Vendée de ses débris. Cette résurrection est un miracle que je voulois proposer au conseil; c'est un triomphe à remporter sur *Pitt*. Oui, dans la Vendée soumise

et républicanisée, quand on aura suivi les bons procédés, on verra les hommes sortir de la terre comme au temps de *Cadmus*, et les villes s'élèveront comme aux beaux jours d'*Orphée*. Ce vaste pays possède une immense richesse dont on peut tirer parti. Ses troupeaux nombreux encore, malgré les dilapidations, et son sol férace n'attendent que la paix pour remonter, alimenter et vêtir les cités et les armées. Plus d'une fois déjà mes écrits ont démontré ces vérités, et voilà ce qui m'attire pour ennemis tous les partisans de l'anarchie, de la terreur et des rois. Ils sont tous intéressés à la continuité d'une guerre désastreuse dans un pays presqu'inépuisable en production. Législateurs, veillez sur la Vendée, c'est-là que tous les complots vont aboutir. Ayez toujours les yeux ouverts; je crois cette guerre expirante; mais c'est un phénix que j'ai vu plus d'une fois ressusciter de ses cendres.

Je ne m'attendois pas, lorsqu'on innocenta *Turreau*, que la malveillance eût jeté des soupçons sur ma tête, et certes les plus chauds patriotes de mon département en sont indignés. Depuis trois ans d'une guerre cruelle, la démarcation est tirée entre les rebelles et les républicains; ils n'habitent point le même territoire; il y a la partie rébelle et la partie républicaine. Les patriotes seuls ont concouru aux nominations; eux seuls ont tenu des assemblées primaires et électorales; les deux tiers qu'on a réélu et la liste supplétive le prouvent assez. On y trouve trois membres du directoire et un ministre, et je défie d'en montrer une mieux choisie. Ma députation au corps légis-

latif est un garant irréfragable de mon civisme constant et soutenu. Les décrets des cinq et treize ont été acceptés à l'unanimité..... Je suis député par les patriotes et non par les brigands. Je venois apporter la vérité au risque de ma tête. Je venois défendre la constitution qui seule peut nous donner la paix. Je venois repousser l'anarchie qui rameneroit la terreur et les rois. J'apportois des vertus au conseil, et peut-être je n'étois pas indigne de mes collégues.

Un journal [illegible] copié par les autres a perverti mes dépositions dans l'affaire de *Turreau*. Il a redigé à son gré [illegible] de *Contend*; il l'a colloquée d'une manière [illegible] perfide; il a supprimé ma réponse [illegible] je vais rétablir les faits. Pour ne point [illegible] questions jugées, je me bornerai aux [illegible] sont personnels; et pour ne point [illegible], je ne donnerai pas ici tout ce que je pourrois dire.

Interrogé si j'avois connoissance qu'on eût égorgé des municipalités ou des gardes nationales ?

Je répondis : La garde nationale a été coupée en morceaux à son poste chez moi, et j'eus mon habit d'uniforme enlevé pour être fusillé.

Alors *Contend*, qu'on dit là fort à propos par hasard, s'écria : Je vous connois; vous étiez médecin dans la Vendée.

Oui, répondis-je : c'est moi; je vous reconnois.

aussi ; ce n'est pas de vous que je me plains ici ; vous ne commandiez pas la colonne, et vous concourûtes à me faire laisser la vie.

Contend : La déposition est fausse, c'est moi qui investis sa maison ; il étoit en habit uniforme à la tête d'une compagnie de chouans ; ils étoient dans un château.

Impatient d'une semblable sortie, je voulus parler ; mais on me dit d'attendre, et *Contend* continua : Sa cour étoit pleine d'effets, sa maison remplie de monde, dans les greniers et les caves ; je menaçai de mettre le feu à un four pour en faire sortir un de ses gens. Il conservoit des effets à *Lescure*, il avoit chez lui les papiers de noblesse de tous les chefs rébelles. Il nous fit engager des jeunes gens qui désertèrent tous ensuite. Nous l'emmenâmes avec nous pour nous servir de guide, nous le tenions prisonnier, nous nous défions de lui, et nous le faisions coucher dans notre chambre..... (Voilà comme on traitoit un maire dans sa commune ! Ils avouent leurs forfaits ! Si cette déposition étoit exacte, on ne m'eût pas laissé la vie ! Ne me l'a-t-on laissée que pour m'arracher l'honneur ? Mais ils prouvent eux-mêmes le peu d'égards qu'on avoit pour les municipalités, puisque j'étois maire des quatre communes réunies à la Flocellière, où la colonne resta trois jours, et j'étois en effet son prisonnier, quoiqu'à mon poste. Je fis ma déposition dans le temps ; il y a deux ans qu'elle est connue, je ne la détaille pas ici.

Je répondis à l'audience : Je suis représentant du peuple ; le soupçon ne doit pas planer sur ma tête, je vais l'écarter.

Je suis un patriote victime de la rébellion ; je quittai le pays dès les premiers mouvemens séditieux ; je me tins toujours avec les armées de la république pendant la guerre et ne rentrai qu'après la victoire. Je fus investi de la confiance des autorités constituées et je patriotisai mon local ; j'y enlevai les armes, les cloches, les grands coupables ; j'y organisai des gardes nationales et je fis marcher la loi.

La maison que j'habitois étoit un château, ce n'étoit pas ma propriété, mais c'étoit mon habitation depuis sept ans. (Le propriétaire, étranger à la Vendée, s'étoit toujours conformé aux lois). Les papiers dont on a parlé étoient les titres de la terre, et il n'y en avoit pas d'autres. *Lescure*, ni les rébelles n'avoient rien dans cela. (*Contend* ne s'amusa point à lire des contrats et des actes, ce n'étoit pas là ce qu'il cherchoit).

Les effets de *Lescure* qui étoient chez moi avoient été enlevés par une patrouille dans une métairie où ils étoient cachés ; je les avois en dépôt pour les faire passer au district ; c'étoit surtout des habits auxquels étoient attachés des signes de rébellion.

NOTA. *Contend* ne dit point que je déclarai ce dépôt quand nous fûmes à la Flocellière, et qu'il me fit retourner chez moi pour le visiter, il ne

parle pas non plus de ce qui étoit dans la caisse aux papiers.

Ma maison ne fut pas investie ; il n'eût pas été facile de le faire. Je sortis seul en uniforme au-devant des hussards ; je fus désarmé ; je revins avec eux ; je fis déposer les armes à la garde, on les passa par le petit portail ; je fis ouvrir le grand ensuite à la cavalerie qui étoit seule encore, *Contend* n'arriva qu'après.

On avoit cru dans le pays, que ma maison seroit épargnée ; mon civisme connu me donnoit des droits. Dans cette idée, les voisins que j'avois patriotisé vinrent avec les anciens républicains chez moi, ils y avoient apportés leurs effets, il y avoit bien soixante à quatre-vingt femmes, soixante à quatre-vingt enfans, quarante hommes et nous avions vingt fusils ; il y avoit peu de temps que je les avois enlèvé aux rébelles, car je n'en gardois pas tant pour le service, et je les faisois passer au district, à mesure que j'en recueillois. Il ne se passa rien dans les caves, ni dans les greniers où il n'y avoit personne ; quant à l'homme qui se cacha dans un four, ce fut l'effet de la peur quand il vit lier les autes.

Trois jours après je fis engager la jeunesse de la Flocellière, je sais qu'elle déserta ; mais on ne prit pas les précautions que j'avois indiquées. Au lieu de l'envoyer à la frontière, on la tint plusieurs mois au camp de Chiché, tandis qu'on égorgeoit sa famille et qu'on incendioit ses propriétés. Cependant il y en a sur le Rhin, et d'autres ont péri en combattant sous

les drapeaux de la république contre les rébelles; quelques-uns de ces hommes n'étoient pas patriotes d'ancienne date, mais les proclamations autorisoient à rallier ceux qui se soumettoient en rendant les armes et je les avois patriotisé. Tant que je fus avec la colonne, je me regardois bien comme son prisonnier et non comme son complice.

Un autre officier fit un tableau inexact de la force des rébelles à l'époque de l'entrée des colonnes, et dit qu'ils se proposoient de recommencer bientôt.

Je rectifiai ses erreurs sur l'état des rébelles qui étoient absolument réduits au néant. Cependant je déclarai que je savois que les chefs n'avoient pas perdu tout espoir, et se promettoient encore de remuer au printems. Mais que les patriotes maîtres du terrein leur en ôtoient les moyens.

Je ne veux pas entrer dans les grands détails; mais je vais en placer quelques-uns qu'il ne fut pas nécessaire de donner à l'audience.

Je remplissois une réquisition de cent vingt milliers de foin pour l'armée républicaine de Chollet, quand on annonça l'arrivée des colonnes; j'allai audevant de celle de Saint-Amand, avec la garde nationale qui revint ensuite à son poste. Le lendemain cette première colonne passa chez moi; ma table fut servie et le vin coula tout le jour; deux cents soldats burent, mangèrent et fraternisèrent avec nous. Dans le soir, je recueillis dix soldats ivres et égarés que

Je fis coucher avec la garde nationale, attendu qu'ils étoient éloignés de deux lieues de la colonne et dans des chemins impraticables. Ces soldats ne s'étoient pas ennivrés chez moi.

A minuit je donnai l'un de mes domestiques pour servir de guide à deux gendarmes d'ordonnance qui alloient à la colonne de la Pommeraie; au retour ils burent un coup, se chaufferent et partirent sur les trois heures avec les soldats qui étoient chez moi. Je leur procurai un guide et ils arrivèrent au jour levant à leur colonne aux Epesses.

Dans la matinée, sur les dix heures, on annonça la colonne de la Pommeraie, et je sortis au-devant d'elle. Y a-t-il le sens commun à dire que ma maison fut investie? Sa position m'eût mis à l'abri de cette crainte. Des terrasses élevées, des rochers escarpés nous eussent bien soustraits à la cavalerie qui fut long-temps seule, et qu'on avoit vue d'assez loin. D'ailleurs n'étions-nous pas prévenus de son voisinage? Nous restions en sécurité à notre poste, parce que nous ignorions le danger. Nous étions dans ma maison, au milieu d'un bourg dont j'étois maire. Nous avions fraternisé la veille avec la première colonne; j'avois fournis des guides à ses ordonnances.

J'épargne à la sensibilité le récit de ce qui se passa chez moi et de ce que je vis ensuite pendant quinze jours. Je le dénonçai dans le temps, et je démontrai les inconvéniens de cette marche. *Grignon*, dans sa

défense, a rendu un compte bien différent de *Contend* sur ce qui se passa chez moi, et c'étoit *Grignon* qui commandoit la colonne. Selon lui j'avois pillé les effets de *Lescure* et de plusieurs châteaux, et ce fut moi qui désignai sept hommes de la garde nationale. *Grignon*, sans doute, avoit oublié le nombre des morts. O vérité, vérité! quand seras-tu donc connue? Les ossemens et les cendres restent encore; ils parlent à ceux qui les voyent. Allez dans la Vendée, vous y prendrez d'utiles leçons. C'est-là surtout qu'on apprend à détester *Charrette*, les chefs, les prêtres et les rois, *Robespierre* et ses sicaires.

Voici comme j'avois su que les rébelles se proposoient de remuer au printemps. Un brigand avoit dit : « M. *Charrette* nous a renvoyé, il nous a déclaré » qu'il étoit impossible de continuer la guerre, qu'il » falloit nous retirer chez nous, nous cacher, épier » les républicains du pays et les massacrer. Ce sont » nos plus dangereux ennemis; ils connoissent le » terrein comme nous; mais ils sont en petit nombre; » quelques coups de fusils suffiront, et nous serons » encore maîtres du local ».

En effet, il y eut plusieurs fois des scélérats embusqués pour m'assassiner; mais nous enlevions ceux-là et les livrions aux tribunaux. Voilà ce qui m'a valu l'honneur d'être placé tout en tête sur les listes de deux divisions de brigands pour être égorgé. Voici la protection qu'ils m'accordent. Voilà comme je suis leur ami. Ils ne m'auroient pas manqué si j'avois quitté la frontière et les armées républicaines, si j'étois

rentré dans le pays. Ils jouissent de mes propriétés depuis trois ans ; je n'ai absolument rien sauvé. Mon dénuement même est une preuve de mon civisme ; je serois riche si j'étois brigand..... Je jouirois de mes biens, et je vaudrois peut-être encore certain prix dans un parti..... J'aurois des liaisons, des affinités dans Paris, et je n'en ai pas.

Dans la Vendée, la démarcation entre les patriotes et les rébelles subsiste jusqu'après la mort. Les fanatiques enterrent leurs adhérens dans les cimetières ; ils enrochent les républicains dans les buissons et les haies ; souvent ils les laissent dévorer aux animaux sur les chemins et les champs. Je demande si je puis être le député de ces gens contre qui je lutte depuis trois ans ? Certes ils n'ont point tenu d'assemblée, ils n'ont pas de représentans.

Allez dans la Vendée, antropophages satellites des prêtres et des rois ; contemplez vingt glacières d'Avignon, où *Charrette* et *Marigny* entassoient de sang-froid les membres palpitans des patriotes. Assouvissez la voracité qui vous tourmente. Rassasiez-vous de cadavres : vous en avez assez !

Allez dans la Vendée, furibons sicaires de la terreur ; suivez les traces de vos colonnes sur les cendres et les ossemens.

Allez dans la Vendée, scélérats anarchistes, qui voulez révolutionner encore ; méditez, si vous l'osez, de nouveaux forfaits au milieu des ruines et des morts.

Allez dans la Vendée, républicains vertueux, voyez de quels orages il a fallu tirer la constitution ; calculez ce qu'une autre coûteroit encore, vous connoîtrez les efforts qu'il faut faire pour maintenir un gouvernement qui seul, en consolidant sa marche et ramenant la paix, peut cicatriser nos plaies et guérir nos maux.

N'allez pas dans la Vendée, âmes sensibles ; elle donne des idées trop sombres ; elle n'attache point à la vie, et plus d'une fois j'ai souhaité en déposer le fardeau.

Quand je dénonçai les malheurs profondément sentis que le passage des colonnes appeloit sur la république entière, je vis bien que j'allois m'entourer d'ennemis. Quand je déposai contre *Turreau*, je connus que j'allois les exaspérer. Mais je ne m'attendois pas à être calomnié par des journalistes stipendiés ou trompés. Je ne m'attendois pas qu'ils auroient provoqué contre moi la défaveur de collégues qui ne me connoissoient point assez. Qui pourroit soutenir cette affreuse idée ? J'ai tout fait, j'ai tout sacrifié pour la république, et l'on m'enlève jusqu'à l'honneur d'être républicain. Ah ! qu'on m'arrache plutôt la vie que de m'avillir et me désavouer dans mon propre parti. Je n'étois point fait pour l'infamie, et je ne pus dévorer l'outrage.

Je ressentis à la fois tous les malheurs de la Vendée, je me rappelai le crime et les horreurs long-temps préconisés, la vérite réduite au silence ; je fus accablé du poids de la vertu..... Mes sens s'exaltèrent,

mon âme se rembrunit, ma raison s'offusqua..... Je fus plusieurs jours dans un délire mélancholique..... Tel fut autrefois *Rousseau*. Je me croyois enveloppé d'ennemis prêts à me sacrifier..... Le splen et la bille s'échauffèrent, le cerveau fut pris, la tête se perdit, je me livrai à des fureurs..... Je ne le fis point dans la plénitude de ma raison. Je me croyois au milieu d'une horde d'assassins qui vouloient me tuer en détail et en morceaux, comme les brigands de *Charrette* et les terroristes des colonnes révolutionnaires tuoient dans la Vendée. Je les voyois; ils étoient plus terribles que s'ils eussent été présens. Long-temps après j'ai conservé cette idée qui, depuis quelques jours enfin, ne vient plus troubler mes sens.

Que mes calomniateurs n'aillent point dans la partie patriote de la Vendée chercher des renseignemens sur moi, ils y seroient conspués. Tour à tour et souvent même à la fois victimes des terroristes et des brigands, nous haïssons les deux factions tyranniques; nous ne tenons qu'à la vertu qui bâse la liberté, et sans modérantisme nous aimons l'humanité.

Qu'ils aillent dans la Vendée rébelle interroger *Charrette*, *Sapinaud*, *Béjarry*, *Bossard*, *et Ribard* surtout, ce monstre prototype des scélérats, ce loup-cervier du boccage, qui ne tient à aucune division, et dans son indépendance ne s'occupe que de meurtres et de butin. Depuis la brillante expédition des colonnes, il habite avec sa bande les débris de mes toits. Qu'on les interroge, on verra si je suis leur adhérent..... Les injures, les embûches, les pour-

suites qu'il ont effectué contre moi font mon apologie assez haut. Ils m'ont pillé deux maisons montées, celle de mon père qu'ils ont égorgé, et la mienne. Comme *Bias*, je n'ai sauvé que ma vertu. Ils ont tout ravi, depuis le lit jusqu'à la vaisselle; depuis le cheval et le bœuf jusqu'a la volaille. Depuis trois ans, au nom de *Louis XVII*, et *XVIII*, ils jouissent du produit de mes terres; cela vaut un certificat de civisme, je crois; et mes détracteurs, plus facilement que moi, deviendroient leurs amis.

Un roi peut bien végéter sur le trône dans l'état habituel d'une démence complette; mais un législateur français doit avoir sa tête à lui. La mienne s'est aliénée; dès ce moment je voulois proposer ma démission au conseil, et s'il la juge nécessaire je n'hésiterai pas à la donner. L'honneur et la dignité du corps législatif, voilà ce que j'envisage toujours..... Des collégues estimables m'on fait un devoir de rester à mon poste, et j'ai cédé à leur invitation. Depuis long-temps j'ai consacré mont existence à l'intérêt général, et je ne cesserai jamais d'y concourir de tous mes moyens. Mon délire même peut tourner à l'avantage de la nation. C'est ainsi qu'après les orrages, la nature féconde les campagnes.

Une organisation délicate et sensible, une affection cruelle, dont je suis à peine rétabli, des nerfs habituellement crispés, une imagination naturellement impétueuse, un extrême amour de la vertu et de la patrie, exaspérés par trois ans de calamités successives et incalculables, ont amené la maladie momen-

tanée de mon âme. Dans cet état déplorable elle n'avoit point perdu sa dignité toute entière, elle détestoit l'injustice, le fanatisme et les tyrans. Mon cœur, plus encore que ma bouche, répétoit je suis républicain. Pour reprendre son aplomb, mon esprit n'a besoin que de l'estime de ses collégues ; mais il n'en soutiendroit pas la privation.

De l'Imprimerie de VALADE, rue J.-J. Rousseau, n°. 12 et 351, vis-à-vis la poste. (Pluv. an 4).